

## Dominique Touchon Fingermann

### Adolescence : les corps bouleversés

Le sujet prend corps par la grâce d'un nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique, qui en général suffit à le faire bien se tenir. Dès le début, le petit OM *s'Uncorpore* du fait de l'incarnation du signifiant de l'Autre et depuis le corps à corps avec l'autre, partenaire de l'amour et du hasard. En général, cela suffit à la bonne tenue RSI, ça retient invisiblement le corps tressé (stressé) entre l'Un et l'Autre.

Mais rien n'arrête vraiment le mystère du corps parlant, et de temps à autre ça s'échappe, transpire, bourgeonne, éclate, éclabousse, ne tient plus en place. Il y a discord, désaccord et bien des discordes en suites : l'en-corps ne tient plus la corde du nouage RSI.

Les « événements de corps » viennent faire « dire » de ce qui n'a ni queue ni tête, pas de sens, soit l'ab-sens/ab-sexe, ce qui ne consent plus à se taire, et l'en-corps fait résonner son mystère par la voix de la répétition. Encore ! et ce soupir bien entendu résonne comme l'écho du dire que la demande ferait presque oublier.

La psychanalyse n'a qu'un médium, la parole de l'analysant qui s'adresse à un Autre supposé l'entendre au creux de ses mots. Cette pratique du bla-bla l'entraîne dans une certaine topologie, qui au bout du compte le fera bien... dire. C'est ainsi que cette fiction dirigée a prise sur le corps, et pas seulement pour de semblant. Les effets des tours dans les dits sur le symptôme, les pulsions, la répétition, bref sur la jouissance, comme autant d'échos dans le corps du fait qu'il y a un dire, nous le prouvent encore et encore <sup>1</sup>.

*Encore*, le titre du *Séminaire XX* de Lacan, nous présente d'un seul coup de *lalangue* qu'il y a du dire en plus et qu'il tient au corps parlant de le faire dire dans les surprises de *lalangue*. Pour un instant, elles suspendent la méprise des semblants, et autres jouis-sens. Le corps, en-corps, c'est là où gîte la jouissance, là où s'agite une jouissance opaque corrélative à l'ab-sens, ab-sexe. « Où est-ce que ça gîte la jouissance ? Qu'est-ce qu'il lui

faut ? Un corps <sup>2</sup> » : un en-corps excède le hors-corps de la jouissance phallique et pulsionnelle.

Encore, de nouveau, quelque chose ne cesse pas de s'écrire – ré-pétition de l'urgence d'une satisfaction. Il y a une articulation, un lien, entre la modalité logique nécessaire de la répétition, quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire, et le corps. Le trauma, événement contingent (*ce qui cesse de ne pas s'écrire*) sur le corps, est la marque d'origine, le point de départ de *ce qui ne cesse pas de s'écrire*. Qu'est-ce qui s'écrit soudain de *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* ? L'en-corps est raviné par l'Autre et ça *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, l'organisme est transformé en corps.

Mais comment se précipite le corps de l'Un depuis le corps de l'Autre, comment se fait l'Un dans l'Autre ? Comment finit-on par remarquer que l'en-corps marqué « par les ravinelements qui s'y tracent de par le lieu de l'Autre » est bien Un, *uncor* ? Comment finit-on par écrire la trace comme un trait, et remarquer, distinguer que la trace, « pure différence », est un trait distinctif unique d'une singularité ?

Ce mystère du corps parlant logé dans les plis du corps que trahit *lalangue* n'attend pas le nombre des années pour se faire re-marquer, autrement dit, ne pas se faire oublier. Mais il y a des moments cruciaux, car bouleversant les semblants et ses repères symboliques et imaginaires : la sortie de l'enfance est un de ces moments où s'agite la jouissance.

L'adolescence met le corps dans tous ses états. On dit que c'est une crise identitaire, oui, mais qui a lieu du corps, car il n'est plus sage dans son image, et ses circuits pulsionnels ont perdu leur boussole. L'adolescence est un de ces temps où peuvent faillir le semblant et la retenue phallique qui faisait *s'embl*er le corps : le sujet peut y perdre la tête, ou simplement s'embrouiller. Souvent ces sujets font appel à nous, directement ou indirectement, dans ce moment critique de l'accord perdu avec ce qui, cahin-caha, donnait la forme et le sens de l'enfant qui deviendrait grand. Ils sont ficelés ou explosés, mutiques ou tonitruants, en excès ou en retrait. Ils ne passent pas inaperçus, et même ceux qui voudraient n'avoir l'air de rien sont dans la « monstration » de ce mystère où la plupart du temps se terre le monstre de leur enfance, qui soudain leur serre le cœur, en plein corps.

Pour beaucoup, presque tous, la différence absolue, qui est leur marque d'origine, lieu d'une jouissance opaque qui depuis toujours ne faisait aucun sens, se remarquait avec insistance comme inadéquation, gaucherie, anomalie inavouée ou secrètes monstruosité.

Le corps adolescent et les bizarreries de sa croissance lunatique et de ses excroissances capricieuses viennent soudain donner forme précaire et

fallacieuse à la « différence absolue <sup>3</sup> ». Ce quiproquo leur fait rechercher désespérément leur différence identitaire dans les petites différences qui font les liens identificatoires les plus surprenants : la bande de filles, les rejetés, les anorexiques, les trans, les non-binaires, etc., les PMD aussi, les bipolaires, les Aspergers, les TDAH, les *bad boys*, etc.

Mais c'est évidemment vers la différence des sexes et l'énigme de leur impossible rapport que tend tout d'abord la recherche de réponse à leur identité en rade : faire Un avec le deux !

Mais comment faire ? Pas de conseil, pas de mot dans le dictionnaire qui explique cela, pas d'initiation à ce mystère et les théories sexuelles infantiles sont dépassées par les événements ! « J'ai parcouru le Dictionnaire Meyer de A à Z. Des mots – rien que des mots, des mots ! Pas la moindre explication claire. Ô cette pudeur ! À quoi bon un vocabulaire qui, sur les questions les plus pressantes de la vie, ne répond pas <sup>4</sup> », s'écrie Moritz, héros malheureux de la tragédie enfantine de Wedekind.

Pas de mot, mais par chance, il y a les rêves qui délient la *lalangue* et vont plus loin que l'imaginable et le pensable, car « l'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient <sup>5</sup>. »

*L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind nous montre diverses modalités des bouleversements du corps de cet âge dit ingrat et les fictions frayées par les rêves qui se forment alors pour détromper l'impasse. Nous pouvons recueillir dans leurs répliques quelques perles de la sueur de leur intranquillité.

C'est bien le cas de Moritz, effrayé car il ne sait quoi penser de ce qui lui arrive : « les excitations mâles » qui l'avaient « touché comme la foudre <sup>6</sup> ». En effet, explique-t-il : « Aujourd'hui, je puis à peine parler avec la première fille venue sans penser en même temps à quelque chose d'abominable, et – je te le jure, Melchior – je ne sais pas *quoi* <sup>7</sup>. »

Le manque de l'Autre à l'égard du sexe ne lui laissera pas faire l'expérience du corps à corps où ce qui n'a pas de nom pourrait tout de même avoir lieu. À la croisée des chemins, il choisit de ne pas être dupe (« Ne jouez plus ce jeu insensé avec le mensonge <sup>8</sup> ! ») et de ne pas partager avec Ilse les délices priapiques dont elle fait la réclame. Sa jouissance finale sera celle de mettre son corps hors jeu.

L'ami Melchior, lui, n'a pas honte de ses excitations mâles. Pour mieux en profiter, il se fera la dupe de ce qu'en racontent les copains, se laissera enseigner par ses rêves et apprendra de Wendla ce que femme veut. Ainsi averti du non-rapport, il en fera l'expérience et choisira le semblant phallique.

Wendla essayera tout d'abord de lire cet événement de son corps dans le miroir qui reflète le regard de sa mère : il y a de l'excès (*exsexe*), ça déborde de partout. Elle y trouvera la confirmation de son incongruité et, faute de mots, elle en trouvera la forme dans les bizarreries de la jouissance, celle qui s'indique dans « On bat un enfant » et que Martha, elle, partage avec ses parents. Ça sera sa réponse à elle au « pas de rapport », son corps en sera marqué, à mort.

Ilse, quant à elle, ne craint pas de faire de son corps ce semblant d'objet qui la réalise ainsi sautillante au gré de la danse, cadence et décadence des partenaires qui ne sont pas sans l'avoir et à qui elle en fait voir de belles.

Jeannot et Ernst, eux, se laissent faire, laissant le hasard de la rencontre des corps, qui se frôlent et ne s'affolent pas, goûter à ce qu'ils ont de mieux à faire pour l'instant. C'est toujours ça de pris – semblent-ils dire – sur le mystère du corps parlant !

Les adolescents de Wedekind nous enseignent, tout comme ceux que nous écoutons, que le mystère du corps parlant a de la chance quand « son creux toujours futur<sup>9</sup> » peut résonner en topant sur l'Autre du sexe, qui ne fait pas rapport mais peut faire *bon-heur*, c'est-à-dire donner un peu de corps à un peu de la jouissance opaque qui les étreint.

---

1. ↑ Encore : adverbe de temps du latin *hinc ad hora*. Encore au XII<sup>e</sup> siècle se disait *uncor*, ce qui pour nous résonne comme « un corps » et nous fait instantanément nous interroger sur ce qui fait le Un du corps, dans ce que nous entendons comme répétition. Y a-t-il de l'identité dans le corps, dans ce qui du corps se répète, pour ne pas pouvoir se lier, et faire rapport avec l'autre ?

2. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 28.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 248.

4. ↑ F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, Paris, Gallimard, 1974, p. 24.

5. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 532.

6. ↑ F. Wedekind, *L'Éveil du printemps*, *op. cit.*, p. 22.

7. ↑ *Ibid.*, p. 24.

8. ↑ *Ibid.*, p. 58.

9. ↑ P. Valéry, « Le cimetière marin », dans *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Éditions de la N.R.F., 1933, p. 157-163.